

Le poète et le théologien

Claudiel et le cardinal Journet

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Michel Cagin,
*Paul Claudel - Charles
Journet. Entre poésie
et théologie, textes et
correspondance*,
Ad Solem, Genève
2006, 244 p.

La correspondance entre Paul Claudel et le cardinal Journet est un dialogue entre le poète-dramaturge-ambassadeur et le prêtre-philosophe-théologien thomiste. Le piquant de la chose, c'est que le poète chez Claudel se double d'un théologien, thomiste de surcroît, du moins implicitement, et que ce poète est moins un homme de bureau et de cabinet qu'un voyageur, un homme d'action et de conquête, pour ne pas dire un conquérant, qui se souvient d'avoir eu Rimbaud pour Grand Meaulnes.

Or la tentation est grande chez l'intellectuel, le professeur de philosophie ou de théologie, de faire des trois personnes de la Sainte-Trinité des professeurs de philosophie ou de théologie à son image (analogie de l'être oblige), au risque d'identifier le Dieu d'Abraham à celui des philosophes et de ramener Dieu à une simple idée, erreur contre laquelle Pascal n'a cessé de nous mettre en garde et dans laquelle Claudel n'eut garde de tomber, lui le poète de la chair et du sang.

Pourtant, quand il parle de la société, il a parfois tendance à lui donner tout pouvoir et toute priorité sur l'individu, ce qui fait parfois grincer des dents le bon cardinal, plus ouvert aux préoccupations sociales, sinon politiques, que son interlocuteur.

Claudiel reste, de bout en bout de sa carrière, fidèle à son ascendance de bourgeois né de bourgeois, né de paysan de la Champagne pouilleuse. On est même étonné dans *L'Otage* de le voir condamner avec autant de force moyenâgeuse les temps modernes et l'œuvre de la Révolution, qu'il identifie ni plus ni moins à un retour au paganisme. Bref, un parfait Turelure qui pense qu'on peut, ici-bas, bien remplir son bas de laine et gagner le ciel, être un bon catholique et un bon poète, servir le bon Dieu, Mammon, la France, l'Eglise, la République et la Poésie, et faire son salut. Et ma foi, il est tout aussi difficile de lui donner tort que raison. Qu'est-ce qui attachait tant ce catholique à la vie dans le siècle ? (Il ne semble pas avoir été jamais tenté par la vie monastique.) Sans doute le sang bourgeois des Turelure.

Claudiel joue à pleins poumons de tous les claviers des grandes orgues du catholicisme. Son œuvre à elle seule est une cathédrale, semblable à celle du Catalan Gaudi, même si Claudiel appartient plus à la Renaissance, au siècle des Colomb et des Rubens qu'au Moyen-Age. Pas une seconde il ne semble avoir vu dans la Renaissance un néo-paganisme. Il y voyait avant tout le siècle de la Contre-Réforme et de l'expansion missionnaire. La catholicité, qui était montée jusqu'au ciel au Moyen-Age, s'éten-

daït maintenant jusqu'aux confins de l'univers. C'est dans ce monde-là que Claudel respirait le mieux ; c'est là qu'il a d'ailleurs situé son chef-d'œuvre : *Le Soulier de Satin*.

Un théâtre catholique

Claudel - sinon lui-même, du moins son œuvre - pose la question de l'art catholique. Peut-il exister un art catholique ? Une littérature catholique qui ne soit pas simplement l'illustration hagiographique et iconographique d'une cathédrale ou l'enluminure d'un missel comme le Moyen-Age l'avait conçue ? Et cet art chrétien, tiendrait-il du profane ou du sacré ?

On retrouve là l'homme de la Contre-Réforme, époque où tant chez les protestants que chez les catholiques, le laïc entre en scène et pénètre parfois jusque dans le sanctuaire. Et Claudel assume à fond son rôle de laïc catholique.

Platon avait chassé les poètes de sa *République* et les Pères de l'Eglise lui avaient emboîté le pas. Leur objection était la suivante : le théâtre est la représentation des passions humaines dont le philosophe cherche à purger l'homme et que le chrétien cherche à dominer et à vaincre, auxquelles il doit renoncer pour accéder à la vie heureuse, sainte et parfaite que le Christ est venu enseigner. Or Claudel prétend écrire un théâtre catholique, qui n'est pas un théâtre liturgique ou de pure édification. Où se range le christianisme ? Du côté des philosophes et du général ou du côté du drame et du particulier ?

On pourrait fort bien répondre au poète catholique : quand on a la liturgie et la théologie, pourquoi vouloir en plus le théâtre et la poésie ? Qu'apportent-ils de plus pour la sanctification de l'âme ? Et s'ils n'apportent rien de ce côté-là, vous

les ravez au simple rang de divertissement inoffensif. Prétendez-vous évangéliser par le théâtre les passions humaines, ces fauves ? Peut-on se rendre à l'église le matin et le soir au théâtre ? N'est-ce pas se moquer du monde (et de Dieu), et rester éternellement païen sous l'habit du chrétien ? Pour le coup allez voir *Tartuffe* et vous verrez votre portrait.

Si Claudel a combattu de toutes ses forces l'idée janséniste selon laquelle la littérature ou l'art est le mal, il n'est pas forcément très tendre pour les jeunes poètes catholiques de son temps, les P.J. Jouve, les Pierre Emmanuel, les La Tour du Pin. Il faut lire comment il les astique : « Ecrire à Pierre Emmanuel ! Je ne me sens pas capable de pousser la charité aussi loin, et d'ailleurs je connais assez les hommes de lettres pour savoir que cela ne servirait à rien. Autrefois, en France, les choses étaient tranchées, il y avait d'un côté les croyants et de l'autre les incroyants. Maintenant tous ces hideux hommes de lettres se sont aperçus du parti qu'ils pourraient tirer du répertoire chrétien, et ils mêlent cela à celui des passions de leur orgueil et de leur fantaisie déréglée ! »

Tiens, tiens, voici ces passions qui réapparaissent et qui sous le couvert de l'art et de la religion cherchent à se faire entendre. Mais Claudel nous avertit. Ces passions-là sont déréglées. Donc mauvaises. Et Claudel aime les choses tranchées. L'intolérance chez lui est une vertu, presque théologale, et qui s'exerce à bon droit envers des gens qu'il juge aussi mauvais poètes que douteux catholiques.

Mais poursuivons cette intéressante démolition du pauvre Pierre Emmanuel, devenu plus tard académicien, etc. « Cela (ce dérèglement) fait un margouillis ignoble qui me cause une indicible horreur ! L'âme, l'intelligence, le langage lui-même,

tout est faux, forcé, perversi - une violence continue de maniaque ! Cela ne m'étonne pas que ce malheureux ait subi l'influence de Jouve et des protestants. Je sentais en lui ces présences méphitiques... Quoi de plus affreux que les blasphèmes adressés à la personne sacrée de N.S., et quoi de plus inattendu dans une revue religieuse que les éloges sans aucune réserve adressés à l'œuvre de ce blasphémateur public et en quelque sorte professionnel ? »

Ailleurs, toujours sur Pierre Emmanuel : « Est-ce que l'idée "Que Dieu lui-même / s'évanouira dans l'infinie dilection / le chant de la douleur parfaite..." - je passe sur l'horrible et scandaleux bafouillage -, est-ce que cette idée vous paraît à sa place dans une revue chrétienne comme la vôtre ? (...) C'est la mode à présent de mêler la foi à toutes les inspirations d'une chair malade et d'un esprit en délire. Toute la "poésie nouvelle" est remplie de ces horreurs où les naïfs et les jeunes gens se laissent attraper. »

Claudiel vise sans doute l'influence des surréalistes sur ces pauvres jeunes poètes en mal de religion et qui ont aussi peut-être un peu trop regardé du côté de Rilke, lequel devait soulever la bile de Claudiel, qui n'est pas très tendre non plus pour les tentatives de Maritain d'ouvrir la foi aux surréalistes ou d'ouvrir les surréalistes à la foi.

Journet, le modérateur

Le bon abbé Journet - qui n'était pas encore cardinal - tente de modérer les emportements de son interlocuteur et de couper d'un peu d'eau plate le vin de messe âpre du poète, qui parle à la première personne sans ménager qui-conque, avec le moins possible de respect humain que peut souffrir la charité chrétienne...

Le très docte cardinal Journet renvoie la balle au toujours piaffant et intolérant poète, en témoignant par exemple de son intérêt pour les âmes naufragées de Jouve et consorts. « Pour Jouve, il m'a envoyé son *Porche à la nuit des saints*, mais j'ai trouvé tant de souffrances, je reprends votre mot, "de dégoût", à travers certaines pages, que je n'ai pu lui répondre, même pour le remercier. Retrouver saint Jean de la Croix pareillement défiguré, utilisé par le sexe, m'a blessé. Je sais qu'il n'a pas été content de ma réaction, mais s'il y avait en lui un cri, un vrai désir de délivrance sous toutes ces choses affreuses, il me semble que je l'aurais reconnu. »

Malgré sa charité chrétienne, le cardinal n'est pas convaincu par le bien-fondé de la poésie ou du catholicisme de Jouve, et son interlocuteur encore moins, qui lui est carrément prêt à envoyer à la géhenne cette âme perdue qui n'est même pas le pauvre pécheur repentant qu'était un Verlaine. Toutes ces « choses affreuses », c'est bien sûr l'irruption freudienne du sexe dans la religion et l'érotisation du monde en général. Que diraient aujourd'hui nos deux apôtres ? Trouveraient-ils encore des mots pour exprimer leur indignation ? Journet continue : « Pour Pierre Emmanuel, vous avez deviné ce qui m'attache à lui : il y a une âme à guérir. Jouve lui a certainement fait du mal ; et par-dessus le marché, il a dû rencontrer ces abominables doctrines luthériennes d'après lesquelles le Christ s'est vraiment fait pour nous "pécheur et adultère", participant à nos souillures. C'est de cet abîme que je désirerais tant le tirer... » Il est à craindre que l'évolution de ces deux poètes incriminés, Jouve et Emmanuel, n'ait confirmé les pires appréhensions que nourrissaient à leur égard leurs aînés.

Ailleurs Journet relève un point de théologie sur lequel Claudel ne lui semblait pas très clair : « Le Christ, écrit-il, est chef des hommes et des anges. Mais il n'est Rédempteur que des hommes. Il est davantage chef des hommes que des anges, dit saint Thomas ; parce que sa nature est notre nature humaine ; parce qu'il s'est incarné pour délivrer l'homme du péché. Les anges ont reçu de Dieu directement la grâce, qui n'était pas celle du Christ. C'est pourquoi celui-ci est leur roi sans les avoir rachetés. » Plus loin, il reprend Claudel sur la théologie de l'Immaculée Conception. « La raison de l'Immaculée Conception doit être cherchée dans la Croix rédemptrice, donc *en avant* de la Vierge et non *en arrière* dans sa génération. En vertu de ses parents et de ses ancêtres, elle portait, non le droit à l'Immaculée Conception, mais le *debitum peccati* (la dette du péché). C'est en vertu de la rédemption, d'une anticipation de la Croix qu'elle a été préservée d'une faute qu'elle devait encourir en raison de sa génération. C'est uniquement au sang du Christ qu'elle doit sa pureté. »

Et encore ceci, qui est très éclairant en notre temps de ténèbres. « Pour ce qui est de transférer en Dieu l'équivalent de la sexualité, cela aussi est une erreur de l'imagination, qui a été florissante chez les gnostiques. On peut dire qu'il y a en Dieu la force d'un père et la douceur d'une mère, mais évidemment ce qui tient au corps et à la sexualité ne franchit pas la barrière du monde de l'esprit. Si l'Écriture, après avoir dit : "A l'image de Dieu, il le créa", ajoute : "Homme et femme il les créa", ce n'est pas pour inviter à découvrir l'image de Dieu dans la distinction des sexes, mais parce que l'image de Dieu est commune à l'un et à l'autre sexe, puisqu'elle se réalise au niveau de l'âme spirituelle dans laquelle

il n'y a pas de distinction des sexes. Tout le reste est gnose. On la voit revenir chez Soloviev. »

Un chien de berger

Claudel avait beaucoup d'adversaires et d'ennemis : les athées, les libres-penseurs, les néo-royalistes, les protestants, bref tout ce qui n'était pas strictement et dogmatiquement catholique ou qui n'était pas aisément convertible, comme les indigènes des colonies, par exemple. Vis-à-vis du reste, de ce qui ne constitue pas l'élite pervertie des gens de lettres et de ces artistes que Platon, dans sa philosophique sagesse, n'avait au fond peut-être pas si tort que ça de chasser de sa bergerie, Claudel remplit parfaitement son rôle de chien de berger qui ramène au bercail à coups de crocs dans le gras du mollet les brebis qui ont tendance à s'égarer, chassant par la même occasion les galeuses qui pourraient contaminer le troupeau, et les loups qui le menacent. Mais les brebis regimbent en disant : « Nous ne sommes pas des moutons, nous ne suivrons pas aveuglément ce cabot, nous ne voulons pas aller à l'abattoir mais dans les verts pâturages. » Et le chien de berger d'aboyer de plus belle et de montrer les crocs.

Quel plaisir, quel régal que d'entendre ce rhinocéros biblique ruminer et fulminer ses mépris, ses haines, ses dégoûts, ses anathèmes, imperméable à tout frisson et à toute dépression romantiques et existentiels, anti-moderne à mort, et qui joue si bien de toutes les couleurs et combinaisons du grand orchestre catholique, comme Bossuet avant lui ou comme Chesterton, son contemporain de l'autre côté du Channel.

G. J.